

Querelles littéraires!

Par Tawfiq al-Hakim — Al-Risala, numéro 462, 11 mai 1942

Qui aurait imaginé que mon appel à l'entente entre les hommes de lettres susciterait des querelles, ou des souvenirs de querelles! Car l'Ustadh Abbas Mahmoud al-Aqqad a écrit, dans le numéro précédent d'Al-Risala, une curieuse anecdote, qui m'était dédiée, et qui se lit comme suit:

«On dit que le docteur Taha Hussein a quitté son poste à l'Université égyptienne il y a quelques années. Et l'on dit qu'il avait fait l'éloge de l'Ustadh Tawfiq al-Hakim dans un écrit, à une époque où lui-même était en froid avec les autorités de ce temps-là. Et l'on dit que l'Ustadh Tawfiq, craignant les conséquences de cette froideur, écrivit pour dire qu'il ne voulait l'éloge de personne... Et le matin ou le soir surprit Shéhérazade sur une autre histoire, qui se rejoue aujourd'hui avec al-Aqqad; car sa querelle pourrait bien ressembler à celle du docteur Taha Hussein d'il y a quelques années...»

Commenter cette curieuse anecdote ne demande guère d'effort, car le fondement sur lequel elle repose — à savoir le soupçon d'une querelle entre moi-même et al-Aqqad — s'est effondré le jour même où son article a paru. Car, par bonheur, ce même soir parut un numéro de la revue Al-Thaqafa, contenant un salut de ma part à al-Aqqad et un éloge de son livre *Le Génie de Mahomet*, tel qu'il le mérite.

Il faut ajouter à cela — chose déjà connue de ceux qui savent, et bientôt connue de ceux qui ne savent pas encore — que ma propre position aujourd'hui ressemble, à bien des égards, à celle d'al-Aqqad, et que parmi les revues, les journaux et les plumes, il en est qui affichent ouvertement leur dénigrement et leur hostilité à mon égard, sous des prétextes variés mais dans un seul et même but. Il reste cependant un élément de l'anecdote que j'ai longtemps tu, pensant qu'il ne serait jamais pris au sérieux. Mais puisque l'Ustadh al-Aqqad l'a pris pour un fait avéré, il devient de mon devoir de l'éclairer — même si cette clarification devait déplaire au docteur Taha; car ce moment est, entre tous, celui qui m'est le plus cher pour lui déplaire plutôt que pour lui plaire.

La vérité sur la querelle entre moi-même et Taha Hussein, en ces jours de l'année 1934, est qu'il s'agissait d'une querelle purement

littéraire; mais le docteur Taha voulut y injecter un élément politique, afin de me présenter sous les traits de Judas, et de se présenter lui-même sous ceux du Christ. Il inventa donc cette anecdote de toutes pièces; mais la vérité ne tarda pas à apparaître, claire et manifeste, dès le lendemain.

Ainsi s'achève le commentaire sur cette anecdote. Mais il en est une autre, de l'Ustadh al-Aqqad, également dédiée à moi, et qui appellerait peut-être un commentaire plus long, car elle touche à une question littéraire qui se pose dans toutes les littératures et à toute époque: celle du critique et de l'écrivain. L'Ustadh al-Aqqad a noté que je nie que le docteur Taha Hussein ait rehaussé ma renommée par ce qu'il a écrit sur moi, et je le nie en effet entièrement, et quiconque tient à la dignité de l'art ne peut dire autre chose. Car nulle créature sur terre n'élève ni n'abaisse ma renommée, sinon mon art lui-même; et lorsque cet art, ou une partie de lui, fut traduit en langues étrangères, il s'est trouvé parmi les grands critiques de ces langues des gens pour en rehausser la renommée, tout comme il s'est trouvé, en langue arabe, Taha et ses semblables. Car c'est l'art lui-même qui s'honore ou qui s'avilit, en quelque lieu ou époque qu'il vienne à habiter.

Il est vrai que Taha Hussein a réservé au livre *Les Gens de la caverne* un accueil splendide; mais il ne faut pas oublier les autres. Car, en retraçant l'ordre des événements, il apparaît clairement que le premier à avoir salué ce livre avec éloge fut le Cheikh Mustafa Abd al-Raziq, puis l'Ustadh al-Mazini, puis l'Ustadh al-Aqqad, dans cet ordre. Et peut-être al-Aqqad a-t-il, dans sa critique, signalé l'usage que certains auteurs européens ont fait de l'essence même de la légende des Gens de la caverne, afin d'écarter de moi l'accusation d'emprunt ou de copie sur les étrangers; et je crois qu'il a préféré ma manière de traiter le sujet à ce qu'il avait lu, dans certaines langues, de l'idée sous-jacente au récit. Une fois Taha Hussein rassuré par ces avis, il s'avança et poussa son fameux cri, comme s'il était Jean-Baptiste annonçant le Christ. Car il écrivit, en ces termes mêmes:

«Quant au récit des Gens de la caverne, c'est un événement d'importance — je ne dis pas seulement dans la littérature moderne, mais dans la littérature arabe tout entière. Et je dis cela sans réserve ni précaution, et je le dis avec joie et allégresse. Et quel amoureux de la littérature arabe ne se réjouirait, ne s'enthousiasmerait, lorsqu'il peut dire, avec l'assurance de ce qu'il avance, qu'un art nouveau y est né et lui a été ajouté, et qu'une porte nouvelle s'est ouverte aux écrivains, désormais capables de la franchir et d'atteindre par elle des horizons

lointains et élevés que nous ne les aurions pas cru capables d'envisager jusqu'ici. Oui, ce récit est un événement d'importance qui marque, dans la littérature arabe, une ère nouvelle... On peut dire qu'il a enrichi la littérature arabe et lui a apporté une richesse qu'elle ne possédait pas; on peut dire qu'il a rehaussé la renommée de la littérature arabe et lui a permis de tenir tête aux littératures étrangères, modernes comme anciennes... on peut même dire que ceux, parmi les critiques étrangers, qui aiment la littérature pure, pourront, si ce récit leur est traduit, le lire, et y trouveront un plaisir puissant, et y trouveront une jouissance féconde, et lui accorderont un éloge aussi doux que celui qu'ils réservent aux œuvres dramatiques accomplies que composent les grands écrivains européens.»

Ce propos eut un effet puissant et retentissant; car Taha Hussein présenta la chose, comme nous l'avons vu, sous la forme de la proclamation d'une doctrine nouvelle, comme s'il était Sainte-Beuve annonçant le mouvement romantique à l'apparition des pièces de Hugo!! Mais admettons que Taha Hussein ait été le premier à célébrer *Les Gens de la caverne* et son auteur — est-ce là un événement nouveau dans l'histoire des lettres? Tourgueniev n'a-t-il pas poussé un cri semblable en accueillant les premières œuvres de Tolstoï, disant: «Voici que paraît le plus grand écrivain de Russie!»? Arnold Bennett n'a-t-il pas fait de même en louant un roman d'Aldous Huxley, disant: «Voici un écrivain qui se range directement aux côtés des grands romanciers russes!»? Et Anatole France n'a-t-il pas fait de même pour les mémoires de Marie Bashkirtseff, lorsqu'il déclara qu'elles étaient un monument éternel pour l'humanité?

Or, lorsque ces œuvres parurent et que leurs auteurs surgirent devant le monde du jour au lendemain, cela a-t-il exigé qu'ils fussent chargés du poids de dettes, et enchaînés par les liens de la gratitude, envers les personnes des critiques? Ou bien la chose, dans ces pays, ne va-t-elle pas au-delà d'un critique ayant accompli son devoir avec honnêteté et sincérité, non envers telle ou telle personne, mais envers la littérature de sa nation et l'art de son pays? Nulle part ailleurs qu'en Égypte n'avons-nous entendu dire qu'un critique, lorsqu'il fait l'éloge d'un livre, est censé avoir accordé une faveur à son auteur et l'avoir tiré du fond de l'abîme, et que l'auteur a le devoir sacré de s'acheter aussitôt un chapelet, pour ne point oublier de chanter les louanges du critique aux heures de la nuit et aux confins du jour — tel ce juge qui rend un jugement faisant passer l'un des plaideurs de la pauvreté à la richesse, et qui passe alors le reste de sa vie à dire, dans ses assemblées: «C'est moi

qui ai enrichi un tel, qui l'ai fait passer d'un état à un autre, et qui ai façonné en lui cet être nouveau», oubliant qu'il n'était que l'instrument du droit dû à cet homme, ni plus ni moins. Dieu m'est témoin, il y a là un gaspillage de la dignité de la justice et de la dignité de l'art!

Mais l'équité m'oblige à dire: je ne doute pas que Taha Hussein ait véritablement agi selon la conviction du critique qui n'accomplit que le devoir de la critique et de l'art; car il ne m'avait pas encore vu, et je ne l'avais pas encore vu, et nul choc de tempéraments ou de caractères n'avait joué de rôle dans l'appréciation des choses. Et que Taha se soit trompé ou qu'il ait eu raison dans l'opinion qu'il a exprimée, cela ne me regarde pas, ni ne regarde aucune personne en particulier; cela regarde plutôt les critiques, les universitaires et les chercheurs de cette époque et de celles qui suivront, qui se soucient d'examiner la doctrine de l'un des maîtres de la critique et des lettres.

Pour ma part, si je me consacrais un jour à la critique, j'espère accomplir mon devoir avec la même chaleur, la même honnêteté et la même vigueur envers les œuvres de Taha et des autres hommes de lettres; et si mon espoir se réalisait, et que je vinsse à m'installer en Europe après la guerre, ce serait à moi d'accomplir ce travail envers ces mêmes œuvres dans ces pays-là. Ici s'achève ce qui me sépare de Taha Hussein — pour peu que les affaires des lettres et de l'art appartiennent véritablement à la recherche, à l'étude, au temps et à la patrie, et non aux personnes.

Quant à mes propres sentiments, en tant qu'homme, envers le docteur Taha, l'occasion présente ne se prête guère à m'étendre sur eux, et je choisirai le moment et le lieu qui conviennent pour m'y attarder, sans que mon geste ne soit interprété autrement qu'il ne convient.

Enfin, je m'adresse à l'Ustadh al-Aqqad en ces termes: voici la première fois que tu me parles sur ce ton même dont tu usais avec al-Rafi'i — que Dieu ait son âme! Ranges-tu les gens dans le camp de tes ennemis avec une telle promptitude? Peut-être, à force d'avoir souffert du mal des hommes, et faute d'avoir trouvé assez de bien chez eux, es-tu devenu semblable à Hamlet: tu tires ton épée pour frapper derrière la tenture, sans voir les visages, et tu as ainsi poignardé un ami sans le savoir.

— Tawfiq al-Hakim